

Mark Leiren-Young

# *Shylock*

Texte français d'Agathe Torti-Alcayaga



*Shylock*, de Mark Leiren-Young, fut initialement publié par Anvil Press, Vancouver, Canada en 1996.

Toute demande concernant la représentation de *Shylock*, de Mark Leiren-Young, doit être adressée à Michael Petrasek, The Talent House, 204A St. George Street, Toronto, ON, M5R 2N5 CANADA.



Note de la traductrice :

La traduction française des extraits du *Marchand de Venise* de Shakespeare cités dans cette pièce est celle de Jean-Michel Déprats (Paris, Gallimard, collection Folio Théâtre, 2010). Quelques altérations mineures y ont été faites pour se conformer à la typographie du texte original, notamment à la suppression des alinéas. Il en va de même pour les citations de *Hamlet* et du *Songe d'une nuit d'été* (William Shakespeare, *Œuvres complètes I et V*, traduction de Jean-Michel Déprats, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2002 et 2013).

Mark Leiren-Young fait, dans le présent texte, référence à un certain nombre de personnages, de séries télévisées, etc., qui ne sont pas forcément bien connus d'un public français. J'ai donc choisi de leur donner un équivalent plus évocateur pour notre lectorat et ai indiqué en notes leur nom original.

Que Robert et Susan Blattès soient ici remerciés pour leur relecture rigoureuse et bienveillante.



La première de *Shylock* eut lieu le 5 août 1996 au Bard On The Beach Shakespeare Festival de Vancouver, dans une mise en scène de John Juliani, de la compagnie Savage God. Le rôle de JON DAVIES était tenu par David Brenner, la scénographie était de Ronald Fedoruk et les costumes de Mara Gottler.

La première américaine de *Shylock* eut lieu le 24 février 1998 au Walnut Street Theatre de Philadelphie, dans une mise en scène de Deborah Block. Le rôle de JON DAVIES était tenu par William Leach, qui fut nommé pour le prix Barrymore dans la catégorie « interprète principal ». La scénographie était de Thom Bumblauskas, les costumes d'Ashlynn Billingsley et les lumières de Troy A. Martin O'Shia.

## PERSONNAGES

JON DAVIES, comédien. La quarantaine passée. Il est costumé en Shylock et lorsque la pièce commence, il est totalement grimé, porte un vilain nez crochu, etc. Il se dépouillera de tous ces accessoires au fil de la pièce. À la fin, il ne sera plus déguisé. Pendant la pièce, JON cite ou parle à la place de quelques autres personnages, mais il n'a pas besoin de les imiter. Lorsqu'il évoque Marcia T. Berman, il ne doit pas faire de manières, prendre une voix féminine ou essayer de parodier une femme. Le ton de sa voix peut laisser entendre ce qu'il pense de ses idées, mais il doit laisser le personnage s'exprimer. Tony Q. Fulford est britannique, un accent pourrait donc être bienvenu pour l'évoquer.

L'ÉPOQUE : Demain.

LE DÉCOR : Une scène de théâtre. Deux options sont possibles.

#1 présente le décor complet du *Marchand de Venise*.

#2 ne présente pas de décor. Le rideau de scène est baissé.

JON *entre en scène. Si on utilise le décor #1, il apparaît par la porte de l'édifice qui lui offre l'entrée la plus spectaculaire. Si on utilise le décor #2, il entre par le côté (de façon à ne pas être obligé d'écarter le rideau). Dès qu'il apparaît, on doit voir qu'il est complètement dans le personnage de Shylock et qu'il le joue à fond comme un méchant (ce qui est accentué par son maquillage). Lorsqu'il exige sa « livre de chair », l'effet doit être presque sexuel – comme Caligula ordonnant qu'on lui apporte une vierge ou le diable se frottant les mains à l'idée qu'il a corrompu une âme pure. Son désir doit être électrique.*

SHYLOCK Je prendrai sa chair pour appâter le poisson ! Si elle ne nourrit rien d'autre, elle va nourrir ma vengeance ; il m'a déshonoré, et m'a frustré d'un demi-million, il a ri de mes pertes, raillé mes bénéfices, méprisé ma nation, contrarié mes affaires, refroidi mes amis, échauffé mes ennemi... et quelle est sa raison ? Je suis juif. Un Juif n'a-t-il pas des yeux ? Un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, un corps, des sens, des désirs, des émotions ? N'est-il pas nourri par la même nourriture, blessé par les mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, réchauffé et refroidi par le même hiver et le même été qu'un Chrétien ? Si vous nous piquez, est-ce que nous ne saignons pas ? Si vous nous chatouillez, est-ce que nous ne rions pas ? Si vous nous empoisonnez, est-ce que nous ne mourrons pas ? Et si vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas ? Si nous sommes comme vous pour le reste, nous vous ressemblerons aussi en cela. Si un Chrétien est outragé par un Juif, quelle est sa charité ? La vengeance ! Si un Juif est outragé par un Chrétien, quelle devrait être sa patience, d'après l'exemple chrétien ? Eh bien, la vengeance ! L'infamie que vous m'enseignez, je la mettrai à exécution, et je me fais fort de surpasser mes maîtres. (*SHYLOCK savoure son moment, puis nargue le public.*) Cette livre de chair que j'exige de lui est chèrement achetée, elle est à moi et je l'aurai.

JON Délectable. (*Pause.*) Vous pouvez me huer si vous voulez. Si cela vous soulage. Après tout, c'est la réaction attendue.

SHYLOCK (*Encore plus méchamment.*) Cette livre de chair que j'exige de lui est chèrement achetée, elle est à moi et je l'aurai.

JON Si cela vous intéresse, c'est aussi la réaction que provoquait très certainement Shylock à l'époque de Shakespeare – quoiqu'en ce temps-là, les gens ne le huaient pas pour montrer qu'ils se sentaient offensés. Ou à quel point ils étaient politiquement sophistiqués. Ils le huaient simplement parce que c'était un méchant. Et un Juif. Ce qui revenait au même.

SHYLOCK (*De façon comique.*) Oh mes ducats. Oh ma fille. Oh mes ducats.

JON C'est mieux ?

*Il ôte les premiers accessoires de Shylock.*

JON Bonjour, je suis Jon Davies.

Shylock.

Et ceci... c'est la rencontre entre les artistes et le public que notre festival organise régulièrement. D'habitude, je ne participe pas à ce genre de trucs, mais ce soir... c'est différent. En fait, ce soir j'ai exigé que l'on me donne l'occasion d'y participer après la représentation.

Alors pourquoi ce soir est-il différent de tous les autres soirs ?

Parce que ce soir, c'était notre dernière représentation du *Marchand de Venise*. Oui, oui. La dernière représentation malgré le fait que si vous vérifiez sur vos programmes (ou sur mon contrat) vous verrez qu'il est prévu qu'on la joue encore pendant huit semaines.

Et c'est de cela dont je veux parler.

Ce soir va être différent pour une autre raison, aussi. D'habitude, les rencontres entre les artistes et le public se passent sous forme de « questions / réponses ». Mais au bout d'un mois sous les feux des projecteurs il me semble que toutes les questions ont déjà été posées. Alors ce soir, je vais simplement faire de mon mieux pour offrir les réponses, pour répliquer. Après tout, j'ai eu plutôt du mal à le faire ces temps-ci. On dirait bien que chaque fois que j'ouvre la bouche quelqu'un se met à me huer, ou à me siffler, ou à crier pour

que je me taise. J'ai donc pensé que je tenais là l'occasion rêvée – peut-être la seule occasion – de donner mon point de vue sur la petite « controverse » qui empoisonne notre festival.

J'avais espéré que quelques-uns de mes camarades les comédiens, ou peut-être le merveilleux directeur de notre festival, Tony Q. Fulford – vous pouvez applaudir si vous voulez, je suis sûr qu'il sera ravi – viendraient nous rejoindre, mais lorsqu'ils ont réalisé que nos amis des média seraient présents avec leurs caméras de télévision et leurs micros...

*Il fait des signes en direction des caméras et leur fait une révérence.*

JON Et qu'ils allaient sans doute nous interviewer à la fin... ils ont tous découvert qu'ils avaient d'autres choses plus urgentes à faire.

C'est la raison pour laquelle Tony allait annuler la rencontre de ce soir. Personne d'autre n'avait vraiment envie de parler, ce soir. Je suppose que personne d'autre ne souhaitait se trouver ici et risquer de dire en public quelque chose qui le ferait traiter de « raciste ». Comme moi.

Mais Tony m'a dit que si je voulais vraiment être là... « Bon, vas-y. Essaie juste de bien te tenir ».

Donc, si vous étiez impatients de rencontrer Tony ou d'interroger notre Portia, Bev. Argosy, sur son rôle dans le feuilleton télévisé *La force du destin*<sup>1</sup>, sentez-vous libres de partir maintenant. Ne vous inquiétez pas, je ne me vexerai pas.

*(Un temps.)* Merci.

Et si vous attendiez ce moment pour m'interroger – ou pour me conspuer – j'apprécierais que vous attendiez que j'aie fini de dire ce que j'ai à dire.

Si vous avez lu le programme, vous savez que j'ai déjà joué Shylock. En fait, je l'ai déjà joué trois fois. Il se trouve que j'ai tenu ce rôle dans ce même festival il y a sept ans. Je n'ai donc aucune difficulté à parler du personnage, de la pièce ou de cette mise en scène dont, soit dit en passant, je suis très fier. Bien qu'il me faille avouer

qu'après avoir persuadé Tony de me laisser animer cette rencontre ce soir, je me suis presque trouvé un truc urgent à faire après la pièce, moi aussi. La dernière fois que j'ai abordé le sujet, je n'ai pas été très convaincant. Mais après y avoir un peu réfléchi, je me suis dit qu'il serait injuste que quelqu'un ne s'assure pas que tous ces joyeux reporters – ou toute autre personne dans cette salle pour qui notre mise en scène pose un problème – reçoivent leur livre de chair. C'est bien, après tout, ce qui pose problème, n'est-ce pas ? Cette sacrée livre de chair. Ah, c'est là l'écueil. L'usurier juif. Le Juif assassin du Christ. Le Juif damné... S'il n'y avait pas cette livre de chair, *Le Marchand de Venise* ne serait qu'une bonne comédie grand public.

SHYLOCK (*Sauvagement.*) Cette livre de chair que j'exige de lui est chèrement achetée, elle est à moi et je l'aurai.

JON Dans le fond, cette livre de chair est la raison pour laquelle nous... pour laquelle le festival a mis en place ces rencontres vespérales. Vous voyez, comme beaucoup d'entre vous le savent, nous avons institué ces sessions d'excuses du soir il y a deux semaines, après que notre mise en scène soit officiellement devenue « sujette à controverse ». Après que les journaux aient commencé à recevoir ces vilaines lettres.

Au départ, l'idée était de tenir ces sessions une fois par semaine. Moi, j'ai fait expressément mentionner dans mon contrat que je n'étais obligé de participer à aucune d'entre elles. Cela ne me dérange pas de m'y coller après les matinées pour les scolaires, bien que là, les questions soient plutôt assez prévisibles : « Comment vous faites pour apprendre tout ce texte ? », « Qui c'est qui a construit le décor ? » Mais je dois admettre qu'il y en a toujours quelques-unes d'intéressantes après cette pièce.

Mais j'aime à penser qu'un public adulte peut réfléchir à des problèmes sans l'aide d'une « discussion guidée » ou d'un « médiateur ». La façon dont je vois les choses, c'est : si vous avez quelque chose à dire, écrivez votre propre pièce et dites-le. Ceci dit, pour ceux d'entre vous qui se posent la question : le décor a été construit par des menuisiers de scène professionnels. Et pour ce qui

est d'apprendre tout ce texte, eh bien il faut travailler.

Mais je suppose que c'est ainsi que l'on crée les pièces « sujettes à controverse » de nos jours, non ? On met en place un filet de sécurité pour que personne ne se fâche et envoie une vilaine lettre au conseil d'administration du festival. Ou même plein de vilaines lettres. Accompagnées d'une pétition.

C'est pour cette raison que Tony est venu vous faire à tous un petit discours d'excuse au début de la pièce. Cela a toujours fait partie de ce spectacle, soit dit en passant. Il n'appelle pas cela un discours d'excuse, bien sûr. Il vous dit qu'il s'agit d'une introduction. C'est sa façon si charmante de dire (*Il fait Tony.*) « Bienvenue au théâtre ». Ainsi, dans ce discours de bienvenue, il vous rappelle à quel point il s'agit d'une pièce difficile et de quoi elle parle et ce que vous êtes censés ressentir à la fin.

Apparemment, on est obligé de procéder ainsi de nos jours, parce que l'on a peur que vous, le public, soyez si surpris de voir quelque chose d'intelligent ou de pertinent au théâtre que cette expérience vous désoriente complètement. Naturellement, vous prévenir à l'avance et vous dire à quoi vous attendre réduit grandement le danger, n'est-ce pas ? C'est comme le steward qui vous indique où se trouvent toutes les sorties d'urgence et les masques à oxygène avant le décollage. Et maintenant, on a même la chance de discuter encore avec vous après la pièce, juste pour s'assurer que vous ne vous faites pas... de mauvaises idées en quittant le théâtre. On dirait que l'on part du présupposé que le public n'est pas capable de réfléchir à certains sujets par lui-même. Ou peut-être pense-t-on que vous n'êtes pas capables de penser tout court. Personnellement, j'ai toujours été d'avis que le boulot d'une pièce, c'était de vous bousculer et que votre boulot à vous c'était d'en faire sens. Méfiez-vous de vos aspirations.

Il y a bien des années, avec d'autres camarades, j'ai fondé une troupe qui s'appelait Le théâtre de sang. Quelqu'un ici doit bien s'en souvenir ?... Bon, passons.

Nous étions une dizaine tout juste sortis de l'université et nous aimions le « théâtre de confrontation ». Dans l'une de nos créations... nous installions les spectateurs dans un vieil entrepôt sans fauteuils, fermions toutes les portes à clef, les bousculions en les menaçant avec des armes pendant une paire d'heures pour simuler l'expérience d'être pris en otages par des terroristes. Après le spectacle – après tous nos spectacles – nous nous asseyions en cercle pour « réfléchir » à l'expérience en question. Puis j'ai fini par entrer dans l'âge adulte et j'ai décidé qu'il était possible de faire du théâtre efficace sans causer de dommage physique au public et qu'il n'y avait aucune raison pour que celui-ci ne puisse pas, à la fin du spectacle, aller y « réfléchir » sans moi au café. Mais de toute évidence, à notre époque de capsules de sécurité et d'étiquettes de mise en garde sur les produits frais, il était inéluctable que nous nous présentions devant vous à la fin de chaque représentation pour nous assurer que vous aviez bien compris ce que vous veniez de voir.

Donc, juste pour s'assurer que personne ne vilipendera un usurier juif en rentrant chez soi, les comédiens viennent vous voir après le spectacle pour vous aider à « réfléchir » à ce dont vous venez de faire l'expérience. En tout cas, c'est l'idée. Ou je pensais que c'était l'idée.

Et puis, un soir, je suis resté – je me suis assis en coulisse – pour voir le genre de questions que l'on posait. Pour voir comment mes camarades défendaient la pièce. Me défendaient.

D'ailleurs, pour être honnête, c'est là une autre raison importante qui me faisait fuir ces rencontres après le début de la controverse. C'est autour de moi que tourne toute la polémique et je ne me sentais pas à l'aise d'avoir à défendre mon propre travail.

Peut-être que j'aurais dû. Peut-être qu'alors ils n'auraient pas arrêté la pièce.

Mais que puis-je dire ? Que je suis un génie ? Que je me tire brillamment de ce rôle ? Que mon interprétation est inspirée ? Que ce que je fais sur scène, c'est de l'art ?

Je suis comédien. Cela veut dire que je me trouve formidable tant que je suis sur la scène ou au bar après le spectacle, puis que je me

trouve incompetent dans ma voiture lorsque je rentre chez moi et que je repense à tout ce que j'aurais pu mieux faire.

Sans rire : comment puis-je savoir, moi, si ce que je fais, c'est de l'art ? Comment peut-on savoir une chose pareille ? Mais je sais que ce que Shakespeare a produit, ça, c'est de l'art. Cela, je peux le dire en toute confiance.

Je me suis donc installé en coulisses pour écouter et je n'en ai pas cru mes oreilles. Il n'y avait presque aucune question sur la pièce ou sur la mise en scène. Elles portaient quasiment toutes sur les acteurs. Et là, juste au moment où on essayait de finir, une vieille femme se lève et demande pourquoi le festival avait choisi de monter *Le Marchand de Venise* au départ. « Pourquoi pas une belle pièce comme *La Comédie des erreurs* ou *Hamlet* ? » Elle était contrariée. « Cette pièce n'est-elle pas antisémite ? Faire de pareils portraits de Juifs n'est-il pas dangereux ? »

Et là, Bev. dit qu'elle ne voit pas où est le problème. « Après tout, il y a plein de personnages méchants dans les pièces de Shakespeare. Il y a plein de personnages méchants dans *Mesure pour mesure*. Alors pourquoi est-ce différent ici ? »

« Pourquoi est-ce différent ici ? Eh bien pour commencer, aucun personnage dans *Mesure pour mesure* n'est appelé 'le Juif' ». Et soudain, je me dis que si c'est ce que nous pouvons trouver de mieux pour défendre *Le Marchand*, alors peut-être que ces gens ont raison, peut-être que nous ne devrions pas le jouer.

Mais à ce moment, j'entends un « Grumph » caractéristique et je sais que le patron va se lancer dans la mêlée pour sauver l'affaire. Je sens ma pression sanguine diminuer dès que je comprends qu'il va prendre la parole. Tony à la rescousse. Et que donne-t-il comme ligne officielle de défense ? Pourquoi monte-t-on *Le Marchand de Venise* ? « Eh bien parce que c'est du Shakespeare ».

Voilà : parce qu'elle fait partie du canon mythique, c'est tout.

Et je me suis rendu compte que cela avait toujours été ma propre explication aussi.

Peut-être qu'elle est suffisante, d'ailleurs. Peut-être qu'elle aurait été suffisante avant tout ce bazar. Mais après la... controverse... j'avais espéré quelque chose d'un peu plus argumenté.

C'est à ce moment que quelqu'un pose des questions sur moi – sur mon Shylock – pour demander s'il n'est pas « trop négatif ». Et Tony... mon metteur en scène, mon ami, répond que mon interprétation « est peut-être légèrement négative, mais que Shylock est un personnage très complexe ». Tony, le metteur en scène qui a monté cette pièce et avec qui nous sommes tombés d'accord sur cette « approche négative » du personnage. C'est tout ce qu'il a dit.

Arrive une autre question : « Cette pièce est-elle antisémite ? » (*Il fait Tony.*) « Je ne trouve pas ». Quelques spectateurs se sont marrés alors il a changé de sujet et commencé à faire de la pub pour le *Beaucoup de bruit pour rien* présenté au festival.

Voilà ce qu'était notre défense officielle.

Du coup, j'ai demandé à Danny, notre régisseur, comment se passaient ces rencontres d'habitude. Il a répondu que celle-ci était « particulièrement intense ».

Celle-ci était intense ?

Danny m'apprend que les comédiens répondent en général à une dizaine de questions – et vous savez de quoi on parle le plus ? Vous savez ce qui intéresse le plus tout le monde ? La fois où Bev. Argosy a joué une scène de nu avec Johnny Depp.

Je sais – excitant, n'est-ce pas ?

Mais je ne suis pas sûr que cela touche vraiment au cœur du sens de la pièce. Je ne suis pas sûr que cela « réponde aux questions ».

Les questions.

C'est le soir de la première, il y a un peu plus d'un mois. Nous sommes tous au bar pour (*Il fait Tony.*) « Le gala d'ouverture ». Je suis en train de discuter avec un ami lorsque je vois une femme qui me regarde. Elle a la trentaine, elle est bien habillée, elle porte des chaussures qui coûtent plus cher que ma voiture. Je pense donc

qu'elle fait partie du conseil d'administration du festival.

Je lui souris. Elle ne répond pas à mon sourire. Mais elle vient à notre table avec l'air de quelqu'un qui veut quelque chose. Je pense qu'elle souhaite peut-être un autographe. (*Sur la défensive.*) Ça arrive des fois.

Je me tourne donc vers elle et je lui souris à nouveau, mais avant que j'aie eu le temps de me présenter, elle se lance dans une tirade sur *Le Marchand*, vociférant que c'est une pièce abominable et que ce que je fais sur scène est horrible. Que ce que je fais est dangereux. Que je suis clairement un sectaire. Et... un antisémite.

Un antisémite ?

Je me mets à rire. Et elle veut savoir ce que je trouve si drôle.

Alors je lui dis que je suis Juif.

Je m'attends à ce qu'elle soit gênée. Mais au lieu de cela, elle me jette un regard... comme ceux que les Vénitiens jettent à Shylock dans la pièce. Non. Encore plus courroucé que cela. Et elle me demande comment je peux être Juif avec un nom comme Davies. Bonjour le stéréotype ! Je lui raconte que quand ma grand-mère est arrivée en Amérique du Nord, le bureaucrate qui a rempli ses papiers a trouvé que c'était plus facile à écrire que Davidovitch. Pour ce qui est de « Jon », c'est moi qui ai raccourci mon prénom. Je n'aime pas « Jonathan ».

Mais elle me dit que je suis un traître à ma race – « un traître » ! – et un Juif antisémite.

Pardon ? Vous dites ?

« Comment avez-vous pu ? » demande-t-elle.

Comment ai-je pu quoi ?

« Comment avez-vous pu ? » Et elle m'a craché dessus. Elle m'a raté, mais elle a craché.

Je n'en croyais pas mes yeux. Comment réagir à cela ? Que dire ?

À ce moment-là, elle me prévient que j'aurai de ses nouvelles. Et aussi des nouvelles de ses amis. Puis, comme elle quitte les lieux, furibonde, je me rends compte que tout le monde me regarde, attendant que je fasse quelque chose. Alors je dis seulement : « Ah ! Ces critiques débutants ! » Tout le monde éclate de rire et recommence à papoter. Tout va mieux. Sauf que je sais que ce n'est pas vrai. Tout ne va pas mieux.

La première fois que j'ai joué dans un mélodrame à l'ancienne, j'incarnais un méchant et j'étais vraiment enchanté quand le public me huait et me sifflait comme il était censé le faire. C'était un tel plaisir de provoquer de vraies réactions. Ensuite, quand j'ai joué le méchant dans *Aladin*, j'étais ravi d'entendre les enfants crier. C'est bien l'idée, non ? Faire rire les gens, les faire pleurer, les mettre en colère, les faire réfléchir.

Mais les faire vous cracher dessus ? À la fin du spectacle ? Quand on est démaquillé et que l'on boit un verre au bar pour se détendre ? On peut avoir de mauvaises critiques, mais là...

Et puis, deux jours plus tard, c'est arrivé.

*Il sort de sa poche un article de journal soigneusement découpé.*

Je suis sûr que vous l'avez tous déjà lue à l'heure qu'il est. Je commence à croire que le monde entier l'a lue à l'heure qu'il est. J'ai reçu des coups de fils de gens dont je n'avais pas de nouvelles depuis des lustres, me demandant si je l'avais lue, juste pour entendre ma réaction. Mais au cas où elle vous aurait échappée, si, pour une raison ou pour une autre, cette lettre n'avait pas été affichée sur le panneau de presse devant notre théâtre, la voici : « Ce *Marchand* est une insulte pour tout le monde ».

Il faut quand-même admirer ce genre de titres. Pas simplement une insulte pour ma nouvelle amie, pas même une insulte pour les Juifs. Une insulte pour tout le monde.

« Hier, je me suis trouvée agressée par une représentation du *Marchand de Venise* de Shakespeare ».

« Agressée ». Quand quelqu'un se fait attaquer par une bande de voyous à la sortie d'un Monoprix, ça c'est une agression. Mais une pièce – même une mauvaise pièce – une agression ?

Elle continue en disant qu'elle est une abonnée de longue date du festival et ensuite, elle attaque pour de bon. « J'ai toujours douté du bien-fondé, ouvrez les guillemets, « de l'obligation », fermez les guillemets (ce sont ses guillemets), que se donne ce festival de monter tout Shakespeare, y compris les œuvres qui sont clairement de moindre qualité, incomplètes ou simplement vues et revues, de même que les œuvres qui présentent peu, voire aucun intérêt pour un public contemporain. Je peux concevoir que certaines personnes trouvent important de monter ces « classiques » (le mot « classiques » est, naturellement, aussi entre guillemets), malgré qu'on y trouve nombre d'opinions et d'attitudes clairement offensantes aujourd'hui. Je pense, par exemple, à la représentation, l'année dernière, d'une *Mégère apprivoisée* honteusement misogyne ».

Pour information : j'ai joué dedans et c'était une très bonne mise en scène. Quoi qu'en aient pensé les critiques.

« Mais si je peux comprendre que certains trouvent important de nous infliger la totalité du répertoire shakespearien, je demeure néanmoins sidérée et atterrée par la présente mise en scène, qui est de toute évidence un exemple de discours haineux tentant de se faire passer pour du théâtre.

« Je ne peux concevoir la raison pour laquelle quelqu'un voudrait monter cette pièce qui ridiculise les Juifs et en fait des objets de moquerie, particulièrement dans le climat actuel si hostile aux Juifs et à l'état d'Israël.

« Il est déjà déplorable que Shylock – que l'on nomme constamment 'le Juif' tout au long de la pièce – soit le stéréotype de l'usurier et que le seul salut possible pour sa fille, Jessica, soit de se convertir au christianisme, mais la composition du personnage de Shylock dans cette mise en scène est impardonnable.

« Jon Davies est une caricature vivante des images du *Stürmer*<sup>2</sup>. Son portrait abject d'un Juif qui se lèche les babines avec avidité chaque

fois que l'on parle d'argent, son refus d'infuser ne serait-ce qu'une once d'humanité au personnage dans sa poursuite de la livre de chair (revoilà cette sacrée livre de chair) n'est pas seulement le travail de quelqu'un qui cherche à oublier son propre héritage culturel, mais celui de quelqu'un qui cherche à le récuser totalement.

« L'histoire du *Marchand* résume l'histoire de l'antisémitisme. Pourquoi voudrait-on jouer dans cette pièce à notre époque ? Pourquoi voudrait-on aller voir cette pièce ? Qu'est-ce qui rend cette pièce différente, ou plus importante, ou plus essentielle à notre développement moral que n'importe quelle autre pièce parmi les milliers de comédies romantiques à formule sur des amoureux transis qu'aient pondues Shakespeare et ses copains élisabéthains ?

« Cette production n'est pas du théâtre. C'est une attaque odieuse contre les Juifs de notre communauté et une insulte à tous ceux qui s'enorgueillissent d'être justes et tolérants. Tous ceux qui croient sincèrement à l'égalité des races doivent refuser d'assister, et par là, d'apporter leur soutien, à ce misérable exemple de propagande néonazie, et devraient boycotter ce festival jusqu'à ce que le rideau soit définitivement tombé sur cette mise en scène vraiment détestable ».

Signé « Mme le Professeur Marcia T. Berman ».

« Portrait abject ». « Propagande néonazie ». « Discours haineux tentant de passer pour du théâtre ». « Récuser mon héritage culturel »... Je préférerais quand elle me crachait dessus.

*Une pause. Il ôte d'autres accessoires de Shylock.*

Je soupçonne que c'est le mot « boycotter » qui a donné à quelqu'un siégeant au conseil d'administration du festival l'idée que les « rencontres entre les artistes et le public » devraient avoir lieu tous les soirs.

D'une manière générale, je ne fais pas trop attention aux critiques. Je ne vais pas mentir et dire que je ne les lis pas, tout le monde les lit – et je pense que ceux qui jurent qu'ils ne les lisent jamais les apprennent, en fait, par cœur – mais dans le cas présent je

m'attendais à une réponse du festival. J'ai attendu une réponse du festival. C'est une chose de dire que la mise en scène est mauvaise ou que je m'en sors mal, mais m'accuser de faire de la propagande nazie, accuser Shakespeare de faire de la propagande nazie... J'étais sûr que quelqu'un allait défendre la pièce, défendre Shakespeare, me défendre.

Bev. m'a conseillé de le prendre comme un compliment. (*Il fait Bev.*) « Tu devrais être fier de toi. De toute évidence, tu as mis le doigt là où ça fait mal ». En fait, la plupart des comédiens étaient assez excités par tout cela. De la controverse ! Voilà comment vendre des billets ! De la controverse ! Si vous voulez que les chaînes de télé parlent de votre pièce, voyez si vous ne pouvez pas installer des manifestants à l'entrée. Ça marche à tous les coups.

D'accord. Cette controverse fera vendre des billets. Mais que faire de ces accusations ? De se faire traiter de nazi ? Ça ne posait pas de problème à d'autres que moi ?

Non. À personne d'autre.

Maria Cornelli, la jolie catholique de dix-huit ans qui joue ma jolie Juive de fille me dit « un nazi, c'est un peu comme un raciste, non ? »

Je lui réponds « Oui, c'est comme un raciste, mais encore plus ». Je soupçonne que les seuls nazis qu'elle ait jamais vus étaient ceux de *La Grande vadrouille*<sup>3</sup>.

Non, personne d'autre n'avait de problème avec ça. Je suppose que personne d'autre non plus n'avait jamais passé de nuit blanche à se faire du souci pour leurs amis la dernière fois qu'une bombe avait explosé dans un bus à Tel Aviv.

Sauf peut-être Marcia T. Berman.

Alors j'ai essayé d'être compréhensif. J'ai essayé de me rappeler la première fois que j'avais vu *Le Marchand*. C'était en été, juste après ma deuxième année d'école de théâtre. Je visitais l'Angleterre et j'avais fait le pèlerinage jusqu'à Stratford. Je devrais sans doute me rappeler le nom de l'acteur, mais je n'ai pas la mémoire des noms. Je suppose qu'il avait l'air juif, mais comme un clown juif, un Juif de

Boulevard, un Juif à la Popeck<sup>4</sup>. Et c'est comme ça qu'il a joué le rôle. Je ne crois pas qu'il était particulièrement drôle, mais il a soulevé beaucoup de rires, donc ses trucs de scène devaient fonctionner. Je ne me suis pas senti insulté. Il ne m'a pas semblé différent de ces comédiens juifs qui racontent des blagues sur leurs femmes, sur leurs mères, sur la soupe de poulet, sur les Goyims, sur comment ils se sentent persécutés ou névrosés. Cela ne m'a pas plus offensé en tant que Juif que de voir Woody Allen.

Donc, la première fois que j'ai joué Shylock, j'en ai fait un clown, un bouffon. Un bouffon typé. C'est ce que je voulais et c'est ce que le metteur en scène voulait aussi. Le personnage a bien fonctionné, mais pas la pièce. Ça n'allait pas. La détente qu'il apportait n'allait pas. Quelques années plus tard, j'ai repris le rôle. Dans ce même festival. Le metteur en scène avait décidé que Shylock serait mû par la souffrance, par la douleur d'être maltraité par les Chrétiens. Il s'agissait d'un Shylock sympathique, d'un Juif blessé, d'une victime d'antisémitisme qui suppliait d'être accepté.

SHYLOCK (*Dégoulinant d'humilité.*) Signor Antonio, maintes et maintes fois sur le Rialto, vous m'avez insulté à propos de mon argent et de ce qu'il rapporte. Je l'ai toujours supporté d'un patient haussement d'épaules, (car souffrir est l'insigne de toute ma tribu). Vous me traitez de mécréant, de chien d'égorgeur, et vous crachez sur ma houppe de Juif, et tout cela pour l'usage que je fais de ce qui est à moi. Or, il apparaît aujourd'hui que vous avez besoin de mon aide : alors vous venez me trouver, et me dites, « Shylock, nous voudrions de l'argent ».

JON C'était un Shylock que même Marcia T. Berman pouvait apprécier. Une pauvre victime, un homme digne de notre compassion. Car c'est ma première impulsion, vous voyez ? C'est la première impulsion de n'importe quel acteur, non ? – rendre son personnage sympathique. Tout le monde est le héros de sa propre histoire. Claudius pense qu'il mérite le trône. Goneril sait qu'elle n'agit que pour le bien du royaume. Donc, bien sûr, Shylock sait qu'il a été gravement offensé. Et quand il se fait attaquer, notre première impulsion est de le défendre. De crier « Non ! Shylock n'est pas un

méchant homme, *Le Marchand* n'est pas une pièce odieuse ». Au bout du compte, on exige du public qu'il accepte l'humanité de Shylock, qu'il l'accepte même s'il est Juif, quel que soit le dieu qu'il adore :

SHYLOCK (*Avec autant de sensibilité que possible.*) Si vous nous piquez, est-ce que nous ne saignons pas ? Si vous nous chatouillez, est-ce que nous ne rions pas ?

JON Voilà ce que l'on dit, ce que l'on est censé dire, et ce que Marcia T. Berman et un bon nombre d'entre vous ici ce soir aimeraient probablement m'entendre dire pour « justifier » une création moderne de la pièce. C'est la réaction « correcte » et sans danger, n'est-ce pas ? Mendier de la sympathie pour la victime, pour Shylock, et vous faire tous vous sentir bête de n'avoir pas compris ce que dit la pièce, quelle que soit la façon dont nous la jouons. Voilà à quoi servaient réellement les rencontres entre les comédiens et le public. C'est pour cela qu'elles m'ont tellement offensé. Le seul but était de vous rassurer, comme le fait Shakespeare à la fin du *Songe d'une nuit d'été* : « Si nous, ombres, vous avons offensés, pensez alors (et tout est réparé) qu'ici vous n'avez fait que sommeiller lorsque ces visions vous apparaissaient ».

Si je vous dis que le vrai sujet de la pièce, c'est cela ; qu'au fond, c'est bien une pièce sur la compréhension et le respect, alors elle est encore pertinente aujourd'hui, n'est-ce pas ?, et c'est votre faute si vous n'avez rien compris. Ainsi, la pièce reste importante. C'est la défense parfaite. Nous y voilà : *Le Marchand de Venise* est en fait un manifeste pour l'égalité, mais Shakespeare savait que son public n'était pas prêt à accepter l'idée de l'égalité, donc il est allé dans le sens des préjugés de son public alors même qu'il les combattait. Et quand les Vénitiens maltraitent Shylock, nous sommes supposés voir à quel point ils sont vilains et hypocrites et comment le mauvais fond de Shylock est dû à la façon dont il a été traité par les Chrétiens insensibles. C'est un argument magnifique... C'est absolument n'importe quoi, mais c'est un argument magnifique.

Shakespeare était-il antisémite ?

Bien sûr que oui.

À l'époque, c'était comme ça.

SHYLOCK Je le hais parce qu'il est chrétien. Mais plus encore, parce que dans son humble sottise il prête de l'argent gratis, et fait baisser le taux de l'usure ici chez nous à Venise. Si je peux le tenir une fois sur le flanc, j'assouvirai la vieille rancœur que je lui porte.

JON C'est un personnage sympathique, ça ? C'est ce que Shakespeare peut faire de mieux dans le domaine des personnages sympathiques, ça ?

Si Iago était d'origine ethnique minoritaire, les universitaires chercheraient-il un sous-texte qui prouverait que Shakespeare pensait tout simplement qu'il était mal compris ? Je sais, je sais :

SHYLOCK (*De la façon la plus belle.*) Un Juif n'a-t-il pas des yeux ? Un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, un corps, des sens, des désirs, des émotions ? N'est-il pas nourri par la même nourriture, blessé par les mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, réchauffé et refroidi par le même hiver et le même été qu'un Chrétien ? Si vous nous piquez, est-ce que nous ne saignons pas ? Si vous nous chatouillez, est-ce que nous ne rions pas ? Si vous nous empoisonnez, est-ce que nous ne mourrons pas ?

JON Mais comme dit le Signor Antonio, « Même le diable peut citer l'écriture à ses fins ».

Et de quel affectueux surnom Shylock est-il affublé par tout le monde ?

Le diable.

Et qu'est-ce qui vient ensuite ? Après cette belle plaidoirie pour la tolérance ?

SHYLOCK Et si vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas ?

JON Oh, c'est gentil, n'est-ce pas ? Très sympathique.

Cela ferait plaisir de prétendre que Shakespeare n'était pas un sectaire. Qu'il essayait de mettre en valeur l'enfant intérieur blessé de Shylock. Que Shylock est une sorte d'anti-héros. Que si j'avais vécu

à son époque, Willy et moi aurions pu être copains de taverne. Ou que s'il avait vécu à mon époque, j'aurais pu l'inviter à manger du pastrami sur du pain de seigle et des blinis au fromage chez un traiteur kasher. Mais franchement, j'en doute.

Peut-être n'était-il pas mal intentionné envers les Juifs – quoique, vu que tous les Juifs avaient été expulsés d'Angleterre parce qu'on les... parce qu'on nous considérait comme une menace pour la sécurité nationale, il y a de grandes chances pour qu'il n'en ait jamais croisé un de sa vie. Peut-être même qu'il essayait effectivement de faire réfléchir son public sur les préjugés – un petit peu. Hé, moi aussi j'aimerais penser cela. Mais peut-on vraiment lire cette pièce et penser que Shakespeare l'a écrite comme un plaidoyer pour la tolérance ?

Dans la scène du procès, les amants désignent Shylock comme « le Juif », pas comme « Shylock ». De la même façon, ils utilisent le mot « bâtard » pour Edmund dans *Lear*, comme si ce seul mot pouvait définir son personnage tout entier – ce qui était le cas pour ce public-là à cette époque-là. Shylock n'est plus un individu, il se réduit à un simple type, le type du personnage négatif. Le méchant. Shakespeare lui a apporté plus de profondeur, plus d'humanité, et même de vraies motivations, mais Shylock restait un méchant qui ne pouvait être guéri, qui ne pouvait être autorisé à vivre que s'il acceptait de se convertir au christianisme. Et aux yeux de Shakespeare ou de son public, vilain comme il est, il était aussi peu à sa place dans le monde magnifique des amants de Venise que l'est Bottom dans le royaume féérique de Titania.

Qui plus est, pourquoi le seul portrait « acceptable » de Shylock serait-il en tant que victime ? N'est-ce pas plus offensant encore ? Si l'idée est de se détacher des stéréotypes, je préfère engendrer la peur que la pitié. Ignorer la vérité du personnage, jouer Shylock comme un pitre, voilà qui est offensant. S'il doit être un méchant, qu'il soit un méchant jusqu'au bout.

Je connais l'histoire des Juifs. Je sais que si tant de Juifs étaient prêteurs, c'est que c'était un des rares métiers qu'ils avaient le droit d'exercer. Puisqu'ils... puisque nous étions considérés comme des

infidèles, nous étions cantonnés aux emplois que nos frères chrétiens considéraient avilissants ou infâmants : prêteur, croquemort, boucher. Et la raison pour laquelle les Juifs avaient de l'argent à prêter, c'est que, souvent, ils n'avaient pas le droit d'acheter des propriétés immobilières. Et pas seulement à l'époque de Shakespeare.

Mon père venait d'une ville près d'Odessa. La seule raison pour laquelle il avait le droit de posséder du terrain était parce que son père, mon grand-père, avait été soldat pendant vingt-cinq ans et avait donc été considéré comme un « citoyen ». Et la seule raison pour laquelle mon grand-père avait été autorisé à rejoindre l'armée et à y rester pendant vingt-cinq ans était que jusqu'au moment de sa retraite, personne n'avait réalisé qu'il était juif. Personne ne le lui avait demandé et il n'avait jamais divulgué l'information.

Donc, peut-être Shylock n'avait-il pas le droit d'avoir des possessions immobilières – à la possible exception de la maison qu'il habitait dans le ghetto. Il est certain que la plupart des professions lui étaient interdites. Il n'avait probablement même pas le droit de se trouver sur le Rialto. On se moquait de lui, on le volait, on l'attaquait, on lui crachait dessus et on le « repoussait comme un roquet étranger ». Tout cela parce qu'il était juif. Je suis sûr que si ma chère amie Marcia T. Berman avait su que je savais tout cela, elle aurait été encore plus emphatique en me demandant « Comment avez-vous pu ? ».

Et la réponse est que, si j'avais envisagé Shylock en premier lieu comme un Juif, je n'aurais peut-être pas « pu ». Je sais que sa judéité est une strate du personnage, une strate essentielle, peut-être la strate principale, mais au lieu d'en faire la base du personnage, je voulais trouver le personnage que Shakespeare avait créé. Pas le personnage que je créerais moi, en tant que Juif du vingt et unième siècle, ou en tant qu'acteur du vingt et unième siècle, ou en tant qu'homme tolérant du vingt et unième siècle, mais le personnage comme il avait été vraiment écrit.

Mon premier vrai professeur de théâtre, Gary Loffleur, partageait le point de vue des universitaires sur Shakespeare. Il ne pensait pas que son génie se situait dans les histoires ou dans les actions dramatiques ou même dans les personnages de ses pièces. Tout était dans les mots, la poésie, la musique. « Lorsque tu déclames ces paroles, elles devraient glisser sur ta langue comme les bulles d'une gorgée de champagne. Chaque syllabe a sa propre saveur ». Voilà comment parlait Gary. Les soliloques devaient avoir le goût de chocolat, une pièce entière était un banquet.

Moi, je suis tombé amoureux de Shakespeare à cause de ses histoires. Pas à cause de ses mots.

Quand j'étais petit et que je rendais visite à ma grand-mère, à la maison de retraite, j'examinais toujours sa bibliothèque – qui était presque entièrement remplie de photos de la famille, d'albums de photos, et qui ne contenait que trois livres : la Torah (c'est l'Ancien Testament), un livre de prières et les œuvres de Shakespeare. Ce livre avait une couverture de cuir rouge toute usée et, sur la tranche, était gravé le visage d'un homme – celui de Shakespeare, même si je ne le savais pas, à l'époque. Je croyais que c'était le portrait d'un sorcier, peut-être même de Merlin. Et je pensais que ce livre était un recueil de formules magiques. Ma grand-mère était si vieille qu'à mes yeux, elle pouvait bien avoir été amie avec Merlin.

Le jour de mon treizième anniversaire, ma grand-mère me fit présent de son volume des œuvres complètes de Shakespeare et j'en fus ravi. Jusqu'à ce que j'aie dans ma chambre avec mon nouveau trésor, que je l'ouvre et que je découvre qu'il ne s'agissait que d'un tas de pièces de théâtre stupides et ennuyeuses écrites dans un anglais très bizarre. Il n'y avait même pas d'images. J'étais effondré.

À l'époque, mon expérience de la littérature se limitait à *Batman*.

J'ai donc rangé le livre sur une étagère et je l'y aurais probablement oublié pour toujours si je n'avais pas attrapé une vilaine rougeole environ un an plus tard. En deux jours, j'avais relu toutes mes bandes dessinées.

Le troisième jour, j'ai commencé *Le Roi Lear*. Je ne comprenais pas tous les mots, je ne comprenais pas la plupart des mots, mais, d'une manière ou d'une autre, j'ai réussi à comprendre l'histoire, parce que vers minuit (alors que Lear tient sa pauvre Cordelia sans vie dans ses bras), je me suis mis à pleurer. C'était la toute première fois qu'une histoire dans un livre me faisait pleurer. Ce n'était pas Merlin – mais c'était quand-même magique.

Mais même si je suis tombé amoureux de Shakespeare à cause de ses histoires, les mots sont venus juste après. Ils n'ont peut-être pas le goût du champagne ou la saveur du chocolat (pour moi, en tout cas) mais les dire... apporte quelque chose de très... satisfaisant. Lorsque je les dis, je me sens comme le chaman de la tribu qui raconte ce qui arrivera peut-être, ou ce qui devrait arriver, ou simplement ce qui est arrivé et que l'on ne doit pas oublier.

Satisfaisant. Certainement plus satisfaisant que cette pub pour un antihistaminique dans laquelle j'ai tourné il y a quelques mois. Vous voyez de quelle pub je parle.

*Il feint un énorme éternuement.*

Sauf que la pub pour l'antihistaminique m'a rapporté plus qu'une saison entière à jouer dans ce festival.

Donc, quand le festival m'a contacté pour jouer Shylock, Tony et moi avons discuté de la pièce et nous sommes tombés d'accord pour essayer de monter Shylock tel qu'il avait été écrit. Alors, au lieu de partir sur le Juif, je suis parti sur le méchant. Au lieu de partir sur le rejet, je suis parti sur l'avidité. Et la vengeance. Et le genre de méchant que le public de Shakespeare aurait haï et conspué et sifflé. Tout à fait comme une partie du public venu voir cette pièce ici l'a haï et conspué et sifflé. Le genre de méchant que Shakespeare a vraiment écrit. Oui. Un personnage négatif.

Je me suis renseigné sur les grands Shylock de l'histoire. Sur Macklin et Kean et tous ceux qui l'ont incarné dans le passé. Tous ces géants ont eu la même impulsion de départ : jouer le personnage comme un clown, quelqu'un dont le monde entier se moquerait, ou un vieil homme tragique et sympathique. Un homme usé par les torts de la

société à son égard. Un homme qui inspirerait de la pitié au public, voire même de l'affection, parce qu'au fond, soit dit sans mélodrame, tous les acteurs veulent être aimés.

Mais au bout du compte, presque tous ces acteurs ont modifié leur approche. Plus ils jouaient le rôle, plus il leur apparaissait que Shylock n'est pas un héros trahi ou un vieil homme pitoyable. C'est le méchant. Il y a peut-être des moments dans la pièce où le public est supposé le plaindre, mais pas plus qu'il n'est supposé plaindre Richard III à quelques brèves reprises.

Si Shakespeare avait sincèrement eu l'intention d'inventer une histoire sur un Juif qui attire la compassion, s'il avait sincèrement voulu composer un plaidoyer pour la tolérance, aurait-il vraiment raconté l'histoire d'un usurier juif cruel qui ne vit que pour se venger ? Prêteur. Une profession plus basse, sur l'échelle sociale de l'époque, que prostituée. Ou comédien. Si Shakespeare avait voulu nous faire accepter un Juif comme un être humain, pourquoi complimente-t-il Jessica sur son « tempérament de chrétienne » ? Pourquoi insulte-t-il, humilie-t-il Shylock, exige-t-il qu'il se convertisse ?

L'art est la voix de la vérité. Si le théâtre reste encore du domaine de l'art et non du simple divertissement, alors il doit dire la vérité. Et pour autant que je veuille récuser l'attitude de Shakespeare envers les Juifs, pour autant que Marcia T. Berman veuille récuser l'existence historique de l'antisémitisme élisabéthain, pour autant que je veuille forcer les Chrétiens dans cette pièce et les Chrétiens qui regardent cette pièce à admettre la façon dont les Juifs ont été maltraités, cette pièce ne met pas en scène un Juif à qui la société a fait du tort. Elle met en scène un méchant qui est juif. Un Juif démoniaque. Un diable juif.

Non, les autres personnages ne sont pas exactement de merveilleux modèles à suivre non plus, mais ce sont eux les héros de la pièce et ce sont eux que le public de Shakespeare voulait voir vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants.

Avant de commencer, pour étayer mon travail de composition (et oui : je suis fier de dire que je travaille toujours mes compositions), j'ai relu *Le Juif de Malte*. Eh bien le Juif de Marlowe fait ressembler Shylock aux *Bisounours*<sup>5</sup>. Pas d'ambiguïté dans cette pièce, pas de suggestion de persécution. Le nom « Juif » est clairement synonyme de « mal ». Il aurait aussi bien pu utiliser le mot « vampire ». Le Juif de Shakespeare peut bien souhaiter la mort de sa fille, mais celui de Marlowe, Barabas, empoisonne la sienne. Il empoisonne tout un couvent.

Cette pièce fut le grand succès de Marlowe, un vrai triomphe. Et c'est une pièce horrible, tout aussi horrible que *Tamburlaine* ou les fragments d'*Edward II* qui nous sont parvenus – et tout aussi brillante. Mais puisque la pièce est de Marlowe, pas de Shakespeare, et que le méchant Juif est le rôle-titre, je ne serais pas étonné qu'un jour la dernière édition des œuvres complètes de Marlowe ne la compte pas parmi elles. Ou qu'on l'enferme à clef dans des collections spéciales et qu'on ne permette qu'à des universitaires triés sur le volet de la lire. Un jour, elle sera tout bonnement effacée des tablettes pour s'assurer que personne ne soit jamais plus offensé.

Ce n'est pas si délirant. D'abord, ils sont venus chercher *Le Marchand*, mais l'antisémitisme me choque, alors je n'ai rien dit. Puis ils sont venus chercher *La Mégère apprivoisée*, mais le sexisme me choque, alors je n'ai rien dit. Puis ils sont venus chercher *Macbeth* pour avoir diffamé les Écossais et *Hamlet* pour avoir médité des maladies mentales. Mais peut-être que cela ne va pas assez loin. Si les attitudes élisabéthaines offensent les sensibilités modernes, peut-être devrait-on simplement oblitérer toute l'époque élisabéthaine. Ne supprimons pas seulement Shakespeare, faisons comme Staline et déchirons toutes les pages choquantes de tous nos livres... les pièces, les romans, les livres d'histoire.

Peut-être devrions-nous trouver un nouvel arbitre du bon goût pour remplacer la grande Bowlder, sainte patronne de la censure pharisaïque.

Bowlder. De toute évidence, une femme en avance sur son temps.

*Il commence à ôter d'autres accessoires de Shylock.*

J'ai fait connaissance avec Bowlder à l'époque du Théâtre de sang. Nous avons monté une pièce sur son fantôme qui revenait pour essayer de justifier ce qu'elle avait fait.

Henrietta Bowlder, pour ceux d'entre vous qui n'auraient pas vu notre pièce (et si ma mémoire est bonne, seules quelques dizaines de spectateurs l'ont vue), est une femme qui vécut juste avant l'époque victorienne et qui découvrit qu'il y avait (*Il feint l'horreur.*) « de vilains mots » et des « allusions sexuelles » partout dans les textes du Barde en personne. Sous le coup d'une crise de décence débridée, elle décida de produire une nouvelle version des textes de Shakespeare qui serait appropriée pour les enfants et pour les dames. Le seul problème était que, pour une dame aussi comme il faut, il aurait été inconvenant d'admettre avoir lu et compris toutes les allusions hétéro et homosexuelles dont elle avait pris tant de peine à purger les textes du grand pornographe de l'ère élisabéthaine. Donc, pour protéger sa réputation, Henrietta demanda à son frère Tom de signer la nouvelle édition tous publics de *Hamlet* et de *Roméo et Juliette*. Mais c'est la délicate Henrietta qui décida quels mots, expressions et allusions étaient trop osés pour les esprits impressionnables. Et ce faisant, elle produisit un des livres les plus vendus de l'ère victorienne.

D'autres ont fait un sort à Shakespeare, aussi. C'est une bonne façon de le dire : « fait un sort » dans le sens de « châtrer ». Un type appelé Tate était persuadé que son public ne supportait pas la tragédie, parce que la tragédie, c'est vraiment trop triste, alors il a récrit toutes les fins des pièces. Par exemple, dans *Le Roi Lear* de Tate, Cordélia survit.

À l'âge de treize ans, je crois que j'aurais préféré la fin écrite par Tate. Bien que je doute qu'après avoir vu la famille de Lear vivre heureuse et avoir beaucoup d'enfants, j'aurais été suffisamment captivé pour me donner la peine de lire la suite du bouquin. Remarquez : si Cordelia avait survécu, *Lear* aurait eu beaucoup plus de chance de devenir un film à grand spectacle. Et si Horatio avait pu donner à Hamlet un antidote au poison qui le tuait, il aurait été

beaucoup plus facile de sortir *Hamlet II*, le retour du prince de *Danemark*.

Tate aurait été parfait à Hollywood. Comme le disait Gary Loffleur : « chaque génération a le Shakespeare qu'elle mérite ». Eh bien peut-être méritons-nous le Shakespeare de Marcia T. Berman. Un Shakespeare dans lequel Shylock est l'image du moniteur de colonies de vacances modèle aux yeux des parents juifs.

Et pourquoi s'arrêter à Shakespeare ? Que dire de la *Commedia dell'arte* et de son *Pantalone* ? De Molière et de son *Avare* ? De Chaucer et de ses *Contes de Canterbury* ? Orwell était antisémite, il faudra donc se débarrasser de *1984*. De même qu'il faudra se débarrasser de toute l'œuvre de Mencken, et de Fitzgerald. H. G. Wells détestait les Juifs. T. S. Eliot, Victor Hugo et la moitié des icônes de la littérature anglaise aussi. Il faudra donc oublier *La Machine à explorer le temps*, *L'Homme invisible*, *Gatsby le Magnifique* et peut-être, avec un peu de chance, *Cats* et *Les Misérables*.

Mark Twain, un des écrivains les plus ouverts de son temps, est désormais considéré comme un sectaire parce qu'il a employé le mot « nègre » dans *Huckleberry Finn* – un roman sur la tolérance, mais qui s'en soucie ? Lewis Carroll avait une affection disproportionnée pour les petites filles, Edgar Poe épousa sa cousine, tout comme Jerry Lee Lewis. Leurs œuvres devraient donc être bannies des bibliothèques. Conan Doyle aimait la cocaïne, Coleridge était accro à l'opium, Hemingway s'est suicidé : ce sont là de mauvais exemples à suivre. Vous croyez que je plaisante.

Si vous n'êtes pas capable de faire la différence entre l'artiste et son œuvre, alors c'est sûr : lorsque l'artiste est inconvenant, il faut détruire son œuvre.

Et maintenant, je suppose que le temps est venu d'interdire l'histoire de ce radin vorace qui profite de ses employés, qui déteste sa famille, qui terrorise les petits enfants et qui se moque des valeurs chrétiennes, qui se moque de l'idée même de la charité chrétienne. Oui mes amis, il est temps de se débarrasser d'Ebenezer Scrooge. Oh, je sais bien que l'on ne dit jamais qu'il est juif. Mais est-il si

difficile de voir que Dickens, l'homme qui a inventé l'odieux personnage de Fagin (qu'il désigne sous le nom du « Juif », si vous vous donnez la peine de lire le livre au lieu de juste regarder les rediffusions d'*Oliver* à la télé), essayait de créer sa propre version de Shylock en inventant Scrooge, la belle histoire d'un méchant diable au nez crochu qui est racheté et converti (bien que cela ne se passe pas forcément dans cet ordre) après avoir compris le sens profond de l'esprit de Noël ? Je sais, je sais, ce roman parle aussi d'espoir, de rédemption et du pouvoir curateur de l'amour. Mais si Scrooge est un Juif – et je vous défie de regarder Alastair Sim et de me dire qu'il n'aurait pas pu jouer Shylock à l'époque victorienne –, alors pourquoi cette œuvre devrait-elle échapper à la police de la sensibilité ? Ebenezer (un ancien nom hébreu, comme par hasard) est hanté par la mort de son partenaire Jacob : Yakov, le nom de l'un des trois pères fondateurs de la religion Juive.

Interdisons *Un chant de Noël* immédiatement ! À bas Alastair Sim.

Comme j'imagine que la plupart d'entre vous le savent, il y a deux semaines, un groupe de gens avec des pancartes (on aurait dit qu'il y en avait une centaine, mais il n'y en avait probablement pas plus de trente d'après l'estimation des journaux) s'est installé pour faire le piquet à la porte. Quand la pièce a commencé, ils sont entrés et m'ont conspué chaque fois que j'apparaissais en scène. Pardon : chaque fois que Shylock apparaissait en scène. Je sais que je ne devrais pas à ce point prendre ces choses-là pour moi. Mais à chaque insulte, je pouvais voir l'esprit d'Henrietta Bowdler tapi dans les coulisses comme le fantôme du défunt roi du Danemark. Et comme Hamlet, je voulais désespérément savoir ce qu'elle attendait de moi.

La prochaine fois que je jouerai Richard III, je m'attends à ce qu'une organisation pour la défense des droits des bossus exige que le roi se tienne droit – ou qu'au moins, il montre quelque qualité sociale rédemptrice. Vous croyez que je plaisante. Une institutrice en Angleterre a refusé d'emmener sa classe voir le ballet *Roméo et Juliette* à cause de son, je cite : « contenu hétérosexuel flagrant ». Le conseil d'administration d'une école en Amérique (dans le New Hampshire) a retiré *La Nuit des Rois* du programme parce que la pièce fait la

promotion du travestissement.

Et vous savez, quand je les entendais me huer, j'avais envie d'arrêter la pièce et de leur crier dessus. Pour défendre Shakespeare, pour défendre la pièce, notre pièce. Pour faire quelque chose.

Après ma première scène, Danny vient me voir en coulisse et me demande (*Il fait Danny.*) « Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce qu'on fait ? » Et à mon sens, il n'y a vraiment qu'une seule chose à faire, non ? Alors quand je remonte sur scène à l'acte II, avant de dire ma première phrase, je me tourne vers le public, je lui fais face et je lui souris, montrant autant de mépris à son égard que je peux en convoquer.

Et après qu'ils aient hué et sifflé, après que certains de nos honnêtes, de nos éminents citoyens aient crié « honte ! » je leur fais un signe de la tête, je m'incline profondément en signe de gratitude (*Il le fait.*), je salue (*Il le fait, se redresse.*) puis je retourne à mon rôle.

Dans un monde où les invités des débats télévisés peuvent affirmer que l'Holocauste n'a jamais eu lieu, où les membres du Ku Klux Klan peuvent se présenter à la présidence des États-Unis et où le secrétaire général des Nations-Unies se révèle être un ancien nazi, deux dizaines de gens passent leur soirée au théâtre à manifester contre une mise en scène du *Marchand de Venise*. Je suppose que je devrais me sentir flatté.

Mais le lendemain, quand j'ai lu l'article dans le journal décrivant les réactions du public et mentionnant que quarante-cinq personnes venaient de résilier leur abonnement, quand j'ai lu l'éditorial qui suggérait que peut-être Marcia T. Berman avait raison, que le festival devrait peut-être supprimer *Le Marchand* de son répertoire, quand j'ai lu cela, j'ai compris que la situation ne pouvait pas se résoudre par un simple salut au public plein de sarcasmes.

Ces mêmes éditeurs qui se battraient jusqu'à la mort pour la liberté de la presse, pour l'accès du public à l'information, ou pour la liberté de publier les détails les plus ignoblement salaces d'un procès pour abus sexuel, étaient en train de suggérer qu'en ces temps d'hypersensibilité, il n'était peut-être pas convenable d'exposer nos

enfants – ni même d'exposer nos adultes – à des auteurs aussi dangereux que Shakespeare. Et là, j'ai compris que quelqu'un devait répondre. J'ai compris que quelqu'un du festival allait prendre notre défense. Que nous allions tenir une conférence de presse, publier un droit de réponse, dire quelque chose.

Et une fois de plus, personne n'a rien fait.

Ça, c'était encore pire pour moi que le courrier des lecteurs. Après tout, à qui suis-je censé en vouloir ? Aux généraux qui mènent la bataille, aux hommes d'état qui décident des politiques ou aux bons Allemands qui ne font qu'obéir aux ordres ?

Mais j'ai continué d'espérer. Et quand j'ouvrais le journal chaque matin la semaine dernière, la première chose que je lisais c'était le courrier des lecteurs, puis la section théâtre, puis les articles des journalistes qui, d'habitude, sautent sur la moindre occasion de défendre même les plus absurdes des causes progressistes. Et ces journalistes continuaient d'écrire leurs papiers sur l'inauguration de nouvelles galeries d'art, sur la sortie de films controversés, sur la liberté de parole de leurs collègues en Amérique centrale. Mais pas un mot sur la représentation, dans leur propre ville, du *Marchand de Venise*. C'est alors que j'ai compris... Personne d'autre ne voulait courir le risque de se faire traiter de raciste.

Enfin, vendredi dernier, j'ai vu mon souhait se réaliser. Et Martha T. Berman aussi. Le théâtre a fini par publier un communiqué. Pour dire qu'il retirait la pièce de l'affiche. Nous toucherions tous notre salaire complet, mais le spectacle s'arrêterait. Ce soir.

Je suis allé voir notre courageux chef. L'honorable Tony Q. Fulford. Je n'ai pas eu besoin de lui dire quoi que ce soit. Juste de le regarder.

(*Il fait Tony.*) « Nous devons rendre des comptes à notre conseil d'administration. Et beaucoup de ses membres sont des... comme toi ».

Des comme moi ?

« Tu sais ce que je veux dire ».

Des Juifs ?

Il a fait « oui » de la tête.

Des comme moi. Et ils t'ont demandé d'annuler la pièce ?

Il a fait « oui » de la tête.

Mais ne crois-tu pas qu'ils seront déçus que tu prennes cette décision ? Il a détourné les yeux, dirigeant son regard vers le sol tel un serviteur dans une comédie de la Restauration mal mise en scène.

Comprends-tu ce que tu es en train de faire ? Comprends-tu à quoi tu ouvres la porte ?

« Ce n'est pas moi qui suis du mauvais côté, Jon ».

Bien sûr que non. Tu te montres juste attentionné.

« Je suis désolé, Jon. On te revaudra cela ».

Quoi ?

« La saison prochaine. Quel rôle voudrais-tu jouer ? Tu n'as qu'à demander ».

J'aurais dû me sentir offensé. On essayait clairement de m'acheter. Mais le prix qu'on m'offrait était royal. Le rôle de mon choix. Je suis acteur. J'aime travailler. Alors... j'y ai réfléchi. Le rôle de mon choix. J'ai joué Hamlet quand j'étais plus jeune, j'ai joué Richard III, j'ai joué Macbeth, j'ai même joué Lear, mais je n'ai jamais...

Othello.

« Quoi ? »

Othello.

« Tu trouves vraiment que c'est de bon goût ? »

Pardon ?

« Les gens penseraient que... Ce ne serait juste pas très respectueux, c'est tout ».

Respectueux ?

« Oui. Tu ne peux pas jouer Othello ».

Pourquoi pas ?

Et il me fixe pendant un moment comme si j'étais une sorte d'idiot.  
« Il est noir ».

Je suis comédien. Je joue des rôles différents. J'incarne des personnages différents.

« Mais il est noir ».

Tu dis que je n'ai pas le talent requis pour jouer Othello ?

« Non. Je dis que tu n'as pas la pigmentation requise ».

Cela veut-il dire que tout acteur qui joue Shylock doit être circoncis ?  
J'ai entendu dire que les acteurs vont souvent très loin pour obtenir un rôle, mais là...

« Que dis-tu de Iago ? Il a plus de texte. Tu ferais un magnifique Iago ».

Je vois... Et ta décision, d'annuler *Le Marchand*, c'est définitif ?

« Il en va de ma responsabilité Jonathan ».

Je crois que c'est la première fois depuis qu'il m'a engagé, la seule et unique fois en dix ans, qu'il m'a appelé « Jonathan ». Seule ma mère m'appelle encore Jonathan.

« Tu sais, Jonathan, quand ça va nous revenir dans la tronche... »

C'est ta tronche.

Il a approuvé de la tête.

Mais ça ne va pas nécessairement nous revenir dans la tronche. Si j'allais voir les manifestants ?

Pour leur parler ?

Il a souri, mais pas d'un sourire joyeux. « Ils ne veulent pas parler ».

Il avait tort. Ils n'attendaient que l'occasion pour parler. Ce qu'ils ne voulaient pas faire, c'était écouter.

L'université avait déjà envoyé une invitation. Le professeur Berman avait envoyé une invitation à la troupe. Pour discuter.

Ce n'était pas une vraie invitation, en fait. C'était plutôt une lettre ouverte dans le journal. Un défi.

Je n'avais pas le choix, de toute façon. Ce n'était pas pour moi que je me battais. Ce n'était pas pour un rôle que je me battais. Je joue toujours Prospero un soir sur deux. Il reste de bonnes places, d'ailleurs. Non. Je me battais pour Shakespeare. Je me battais pour l'art. Et j'y suis allé comme si j'allais à la guerre sainte et que j'étais du côté des anges.

Cela n'a pas commencé trop mal. Ils ne m'ont pas craché dessus. Et les présentations furent polies. Ils m'ont applaudi quand je me suis levé pour parler. Mais ce fut le dernier son amical que j'entendis. J'ai essayé d'expliquer l'histoire de la pièce, son contexte, son importance, mais le professeur Berman n'écoutait pas. Quand j'y repense, il me semble bien que personne n'écoutait.

« C'est blessant », disait-elle.

Blessant ? Mais c'est probablement le Juif le plus connu de la littérature.

« Oui, » dit-elle. « C'est criminel, n'est-ce pas ? » Puis elle me dit que les Chrétiens ont plus entendu parler de Shylock que de Tevye. Que les Chrétiens ont plus entendu parler de Shylock que de Moïse. Qu'au Japon, en Chine, en Afrique, le premier Juif – peut-être le seul Juif qu'ils rencontreront, c'est Shylock. Et elle me chante que l'histoire du *Marchand* résume l'histoire de l'antisémitisme.

Mais ce n'est pas une histoire, c'est une pièce.

Et elle dit que c'est bien son avis. Si ce n'est qu'une pièce parmi d'autres, pourquoi continuer à la jouer ?

J'ai essayé de mentionner la poésie, l'humanité, le... mais elle n'écoutait pas. Personne n'écoutait. Non. Elle racontait sa propre histoire. Qu'elle avait un fils. Que lorsqu'il était au lycée, ils ont étudié *Le Marchand* et qu'il était le seul Juif de sa classe, alors pendant deux ans les autres l'ont surnommé Shylock et parfois,

lorsqu'il rentrait chez lui, ils lui jetaient des piécettes.

Je n'ai pas su quoi lui répondre. Que peut-on répondre ? Est-ce la faute de Shakespeare ? Est-ce celle du professeur ? Est-ce...

Et là, elle me demande : « Aimeriez-vous que votre enfant voie cette pièce ? »

Il se trouve que ma fille l'a vue, et qu'après, nous avons eu une excellente discussion à son propos, sur l'antisémitisme et sur ce qu'être Juif veut dire. Mais je n'ai pas réussi à dire cela. Je n'ai pas réussi à placer un mot.

« Comment une guerre – n'importe quelle guerre – se déroulerait-elle si les méchants n'étaient pas caricaturés ? Comment l'Holocauste se serait-il déroulé si les Juifs n'avaient pas été caricaturés ? Si les Allemands avaient vu les Juifs comme de vraies personnes au lieu de les voir comme des... Shylocks ? »

Alors maintenant, Shylock est responsable de l'Holocauste ?

Soudain, l'amphithéâtre bourdonne de suggestions.

Une fille – pardon, une femme, dit « Pourquoi ne pouvez-vous pas simplement enlever le mot « Juif » et faire de lui un Monsieur Tout le monde ? Vous savez : en faire un Chrétien, un athée, quelque chose comme ça ? »

Puis une autre femme veut savoir si nous ne pourrions pas juste récrire la pièce et carrément supprimer Shylock.

Je lui réponds que je ne suis pas sûr que cela fonctionnerait.

Je demande aux étudiants s'ils pensent que cette pièce pourrait les rendre antisémites. Non. Aucun étudiant ne pense qu'elle pourrait l'influencer. Mais ils sont tous certains qu'elle pourrait influencer « d'autres gens ».

Alors le professeur Berman me demande si, la prochaine fois que quelqu'un fait exploser une bombe dans une synagogue ou vandalise un cimetière juif, cela me gênerait de savoir qu'il l'a fait en pensant à Shylock. Je lui réponds que je ne peux pas imaginer une chose

pareille. Elle rétorque qu'elle, elle y arrive très bien.

Et puis elle me dit qu'Anthony Burgess, vous savez, le type qui a écrit *Orange mécanique* – ou si vous ne le saviez pas, ne vous sentez pas gênés : je ne le savais pas non plus, c'est elle qui me l'a dit, ce qui m'a fait me sentir encore plus mal – Anthony Burgess avait toujours soutenu que l'art n'avait besoin d'aucun autre argument pour se défendre que sa propre perfection. Que les histoires elles-mêmes n'étaient pas dangereuses.

Puis vers cette époque, en Angleterre, deux jeunes garçons ont battu à mort un autre jeune garçon avec les coups qu'ils avaient appris en regardant *Mighty Morphin Power Rangers*. Et Burgess se rétracta sur son lit de mort. Il décida que l'art était peut-être bien dangereux, finalement. Que peut-être il n'aurait pas dû publier *Orange mécanique*.

J'ai répondu à cela qu'à ma connaissance, Shakespeare n'avait jamais écrit un épisode de *Mighty Morphin Power Rangers*. Bien qu'apparemment Francis Bacon en ait écrit quelques-uns.

(*Pour le spectateur qui rit.*) Je suis heureux que vous trouviez cela drôle. Elle, cela ne l'a pas fait rire.

Apparemment, Burgess a soutenu que les écrivains étaient dangereux. Que les artistes étaient dangereux. Les mots sont dangereux.

Cela veut-il dire que l'on doit enfermer tous les mots ?

Je regrette de n'avoir pas sorti cela le jour de la rencontre. Je n'y ai pas pensé.

J'ai suggéré que nous ajoutions un happy end, une fin à la Tate, où Shylock refuse de se convertir et où la cour, constatant ses errements et sentant l'extraordinaire noblesse en jachère dans ce vieil homme plein de bonté, lui rend son argent et sa liberté. Sa fille revient en courant se jeter dans ses bras affectueux et l'embrasse alors que Lorenzo déclare que pour garder Jessica, il est prêt à affronter le mépris de ses frères chrétiens en se convertissant au judaïsme afin de rester auprès de son véritable amour.

Une jeune femme dit « Ça pourrait marcher » et les autres étudiants se mettent à abonder dans son sens. Ils pensaient que j'étais sérieux. Ils voulaient vraiment le *Roméo et Juliette* de Tate où tout le monde se marie à la fin et a beaucoup d'enfants. Fini la tragédie, car la tragédie demande un public capable de tirer ses propres conclusions et Dieu protège ceux qui tirent les mauvaises.

Alors elle me demande si je suis un Juif ou un acteur. Qu'étais-je supposé répondre à cela ? Je croyais que j'étais les deux à la fois. D'accord, je ne suis pas religieux. Je ne vais pas souvent à la synagogue, sauf pour Yom Kippour, mais cela veut-il dire que je ne suis pas Juif ?

Puis elle me dit : « Vous savez qu'Hitler adorait votre pièce ? »

Maintenant, cela devenait « ma pièce ». Et j'étais du côté d'Hitler.

Donc je lui demande si elle pense que *Le Marchand de Venise* devrait être interdit.

Elle n'a pas un instant d'hésitation. « Je ne vois certainement aucune raison pour la voir représentée ».

Pourquoi s'arrêter là ? Pourquoi ne pas la retrancher de tous les volumes d'œuvres complètes et la brûler ?

Il y a eu un long silence. Tout le monde s'est tu pendant un moment. Cette fois-ci, je sentais que j'avais gagné. Que Shakespeare avait gagné. Pendant un moment j'ai pensé qu'ils avaient vraiment honte.

« Je ne pense pas que ce serait facilement réalisable », dit-elle. Et elle a souri. Je crois qu'elle blaguait. Mais je n'en suis pas sûr.

Alors elle demande à nouveau pour quelle raison un acteur voudrait jouer cette pièce.

Puis ce jeunot ouvre son bec, « Comment vous sentiriez-vous si la pièce se passait en Israël au lieu de Venise et si, au lieu d'être Juif, Shylock était Palestinien ? Qu'en penseriez-vous ? »

Là, une autre étudiante me raconte qu'elle est juive et qu'elle a vu à Stratford, dans l'Ontario, une représentation du *Marchand* qui se passait dans l'Italie fasciste. Et qu'elle avait beaucoup « mieux

perçu » la pièce ainsi.

J'ai répondu que j'étais très heureux pour elle mais que nous avions, de toute évidence, décidé d'interpréter la pièce différemment.

Mais elle voulait savoir pourquoi. Pourquoi nous n'avions pas décidé d'interpréter la pièce d'une façon qui permette aux Juifs de mieux la percevoir.

Pendant un moment, je me suis dit que peut-être elle avait raison. Peut-être cette production est-elle trop négative.

Puis je me suis repris. Est-ce cela notre objectif, maintenant ? Essayer de deviner les attentes des spectateurs dans tout ce que nous faisons ? De façon à ce que la pièce soit mieux perçue ?

Ne sommes-nous autorisés à monter *Le Marchand* que si nous proposons une version qui soit approuvée par le Congrès Juif ?

Ne sommes-nous autorisés à monter *La Mégère apprivoisée* que si le centre pour femmes battues du coin nous soutient ?

Est-ce que chaque mise en scène de chaque pièce doit être « bien perçue » par tout le monde dans le public ?

Au public, qu'il interroge sincèrement.

Oui ou non ?

Est-ce cela que vous voulez ?

Avant que je puisse dire quoi que ce soit, un autre jeune me balance : « Il est évident que vous êtes raciste. Pourquoi n'admettez-vous pas simplement que vous êtes raciste et que *Le Marchand* est une pièce raciste ? »

Raciste ?

J'étais si furieux, si...

Alors j'ai recommencé à expliquer qu'il s'agissait d'une œuvre d'art et que c'était un classique et que... je ne me souviens plus de ce que j'ai dit après cela. Je ne crois pas avoir été plus cohérent que Tony.

Par contre, je me souviens de ce que j'ai dit pour finir. « C'est une œuvre d'art », j'ai dit. « Cela ne suffit-il pas, comme raison ? »

Et Marcia T. Berman de répondre « C'est comme si vous disiez que l'on peut brûler un immeuble du moment que le feu est beau à regarder ».

Quand je suis sorti de l'amphithéâtre, je me suis senti comme si cent personnes m'avaient craché dessus.

C'est en retournant à ma voiture que cela m'a frappé. Pourquoi je suis si en colère. Contre elle. Contre ces gosses.

Je les entends crier au « raciste » et je vois mon père à l'âge de quatre ans à Odessa. Les cosaques sont là. Ils sont venus prendre mon grand-père. Personne ne sait pourquoi. Personne n'a jamais su pourquoi. Et mon père – quatre ans – s'accroche à la jambe de son père. Et un des cosaques se tourne vers ma grand-mère et lui dit que si son petit garçon – si mon père – ne lâche pas la jambe de son père, il lui coupera les bras.

Je les entends crier au « raciste » et je me demande ce qu'il est arrivé à mon grand-père. À mon *zaida*.

Ce petit con entend le mot « raciste » et il voit Shakespeare.

Vous savez, je suppose que je devrais remercier Marcia T. Berman. Si elle ne m'avait pas craché dessus, je n'aurai probablement jamais réfléchi à tout cela. Ou à ce que cela signifie d'être juif. Remarquez, sans *Le Marchand*, je ne pense pas qu'elle y aurait réfléchi non plus.

Je sais. Je ne me suis pas bien tenu, finalement. Et je n'ai pas répondu à vos questions. Je suis désolé.

*Il ôte ce qui reste de son costume et de son maquillage.*

J'ai également réfléchi à ce qu'elle m'a raconté à propos de Burgess et je vais vous dire ce que je regrette de ne pas lui avoir répondu, ce que je regrette de n'avoir pas répondu à cette classe. Peut-être que Burgess a raison. Peut-être tout cela est-il dangereux. Galilée était dangereux. Moïse était dangereux. Peut-être Shakespeare est-il dangereux. Peut-être est-ce un risque que nous devons courir. Peut-

être que c'est cela, l'art.

Finalement, peut-être ne monte-t-on pas cette pièce seulement parce que c'est une œuvre d'art.

Peut-être la monte-t-on parce qu'elle nous oblige à parler de problèmes comme celui-ci.

J'ai fait un peu de lecture sur les nazis et Shakespeare, l'autre jour. Elle avait raison. Hitler aimait beaucoup *Le Marchand de Venise*. En revanche, il ne voulait pas que l'on monte *Othello*. Il trouvait la pièce « choquante » parce qu'on y voyait un homme noir dans une position d'autorité. Hitler avait peur que cela mette de mauvaises idées dans la tête des gens.

De même, je suppose que le professeur Berman craint que notre pièce ne vous mette de mauvaises idées dans la tête. Craint que vous soyez ces « autres gens » : ceux qui, après avoir vu *Le Marchand*, se transformeront en une foule déchaînée de fachos cinglés, assoiffés du sang de leurs voisins juifs. Personnellement, je veux croire que vous n'êtes pas si bêtes. Que les gens ne sont pas si bêtes. Mais si vous l'êtes, je vous en prie : conspuez-moi autant que vous voudrez.

SHYLOCK Quelle sentence puis-je craindre, quand je ne fais aucun mal ?  
Vous avez parmi vous de nombreux esclaves,  
Que, comme vos ânes, vos chiens et vos mulets,  
Vous employez à d'abjectes et serviles besognes,  
Parce que vous les avez achetés. Irai-je vous dire :  
« Libérez-les, mariez-les à vos héritières !  
Pourquoi doivent-ils suer sous leurs fardeaux ? Que leurs lits  
Soient aussi moelleux que les vôtres, et leurs palais  
Flattés par les mêmes mets ! » Vous me répondrez :  
« Les esclaves sont à nous », je vous réponds de même :  
Cette livre de chair que j'exige de lui  
Est chèrement achetée, elle est à moi et je l'aurai :  
Si vous me la refusez, fi de vos lois !  
Les décrets de Venise sont sans force !  
J'attends la sentence, l'aurai-je ? Répondez.

*Jon fait une révérence, sourit, salue et sort fièrement.*

---

<sup>1</sup> *All my Children* dans le texte original.

<sup>2</sup> *Der Stürmer* était un hebdomadaire de propagande nazie.

<sup>3</sup> *Hogan's Heroes* dans le texte original.

<sup>4</sup> « A borscht belt comedian, a Jackie Mason Jew » dans le texte original.

<sup>5</sup> *Seinfeld* dans le texte original.



Mark Leiren-Young. Photo de John D. Huston